

## PAÍS SEMANAL, PAÍS ESTILO : LES SIMULACRES DE LA MODERNITE

SYLVIE MARTIN  
Université de Lyon I

Depuis le 23 octobre 1988, *El País* offre à ses lecteurs trois suppléments dominicaux au lieu d'un seul, *El País semanal* s'étant divisé en *País semanal*, *País estilo* et *Pequeño País*.

Au-delà d'une stratégie commerciale qui répète inlassablement la signature du journal comme pour mieux en garantir la mémorisation, qui vise aussi à multiplier le produit et la demande informative, on a pu lire dans cette redivision du support quelque chose de l'ordre d'une déviance idéologique qui confirmait l'élitisme du premier quotidien espagnol. Au regard de l'austérité formelle et thématique des premiers numéros de *País semanal*, la futilité esthétisante de *País estilo* version 88 semble refléter l'évolution d'un journal et d'une collectivité définitivement ancrés dans les eaux de la société de consommation et de loisirs, après avoir délaissé les problèmes sociaux et politiques. *El País* consacrerait-il la post-modernité en y perdant son âme et sa vertu démocratiques ? L'élitisme du supplément, dont on peut d'emblée supposer qu'il fonctionne en terme d'image textuelle et non de miroir social, est partiellement contredit par les réalités du marché de la presse dominicale plus "populaire" que celui de la presse quotidienne.

Le changement de maquette d'octobre 1988 constitue un point de départ pour éclairer cette contradiction à un moment de l'évolution du supplément. La nouvelle économie du supplément correspond, me semble-t-il, à une mise en scène de la

modernité. Ce simulacre se fonde sur l'imposition textuelle d'un réel symbolique, de comportements sociaux et de pratiques culturelles. Il constitue le destinataire du supplément en un sujet sensible aux signes de la post-modernité, idéologiquement ambigu.

La nouvelle économie des suppléments obéit à une logique complexe, la répartition entre *País semanal* et *País estilo* semble à la fois évidente au premier coup d'œil et ensuite passablement subtile. Il y a ainsi des signes ambigus, que l'on pourrait rattacher aux tendances de la post-modernité. Le soupçon est vite levé par exemple d'un supplément destiné aux femmes. Les indices sont trompeurs : ainsi les couvertures de *País estilo* sont-elles le plus souvent consacrées à la mode féminine ; mais régulièrement apparaît un modèle masculin et l'accent est mis sur la mode ou la beauté masculines :

El nuevo hombre español quiere que le quieran. Adiós al uniforme gris, a los músculos flácidos y al miedo a eptar. (6 XI 88)

De même à l'intérieur du numéro, *País estilo* consacre certes une part importante aux rubriques plus spécifiquement "féminines" (mode, cuisine, beauté, décoration), il insère même initialement une section *Mujeres*, mais le supplément intègre également des rubriques a priori masculines comme *motor*, *vela*, *fotografía*, *hifi*... Le supplément joue ainsi sur deux tableaux : trinitaire, il autorise un scénario qui serait celui de la paix des familles à l'heure du café-cognac des après-midi dominicaux, avec *País semanal* pour Monsieur, *País estilo* pour Madame (celle-ci pouvant être une prescriptrice et une acheteuse en matière d'élégance masculine) et *Pequeño País* pour le petit. *País estilo* participe ainsi à la fois de la reconnaissance sociale (moderne) de la femme, tout en refusant (signe de post-modernité) de sombrer dans la discrimination de la presse dite féminine.

La ventilation entre *País semanal* et *País estilo* obéit aussi à d'autres critères de distinction. Les couvertures offrent d'autres marques justificatives de la scissiparité. L'opposition des suppléments est annoncée par la juxtaposition contrastée des figures humaines : pour *País semanal*, il s'agit de personnages prélevés dans l'univers réel, illustres ou anonymes, et dans ce dernier cas, généralement exotiques, qui invitent donc à la découverte de l'autre ; pour *País estilo*, il s'agit au contraire de personnages emblématiques, de modèles dépourvus d'identités, substituables, qui valent comme projection idéale d'un destinataire d'emblée intégré à cette représentation. Cette opposition des couvertures entre figures d'altérité et figures d'identité est le signe d'une dichotomie fondée sur la

distinction entre un espace extérieur et un espace intérieur, entre le monde et la sphère personnelle, avec dans l'un et l'autre la présence centrale d'un sujet humain.

Au-delà de ces oppositions de surface, une autre dichotomie structure plus profondément les suppléments si l'on considère la suite paradigmatique de chacun des suppléments : *País semanal* construit une succession linéaire, cumulative de découvertes du monde, d'une entrevue avec Matilde Fernández, ministre des Affaires sociales, (23 X 88) ou d'un portrait du Roi, à des reportages sur ces jeunes loups que sont les *brokers* espagnols ou sur Silvio Rodríguez ou encore sur les anémones de mer ou le Sinaï bleu. Le destinataire s'engage dans un parcours éclectique, aléatoire entre la nature et la culture, le classique et le contemporain, l'individuel et le social. *País estilo* offre au contraire un mouvement cyclique (toujours dans une perspective paradigmatique) pour des pratiques éphémères et renouvelables, ce qui n'a rien d'étonnant pour un magazine consacré à la mode, à travers des rubriques stables (*Línea caliente, Moda, Decoración, Gastronomía ou Motor*). Les suppléments de *El País* combinent ainsi un savoir collectionnable, assez proche, malgré ses airs de modernité, des visées encyclopédiques des revues illustrées du XIX<sup>e</sup> siècle et un savoir faire renouvelable ou plus exactement qui doit être renouvelé.

Les principes de répartition (masculin vs féminin, espace extérieur vs espace intérieur, savoir collectionnable vs savoir faire renouvelable) ont tous une part d'effectivité mais aucun ne peut prétendre épuiser la logique de la répartition. Tous ces pôles étaient d'ailleurs déjà présents dans l'ancienne formule. Il semble bien que l'on soit en présence d'un simulacre de division, d'une innovation symbolique, dans un mouvement délibérément éclectique de dé-hiérarchisation des catégories, qui abolit les oppositions classiques entre le cognitif et le pragmatique, le collectif et l'individuel, le social et le privé. Apparaît alors dans cette structure unique et divisée un mouvement centripète vers le destinataire conduit depuis les réalités autres vers les réalités propres, avec à la fin de *País estilo* les rubriques *Pistas* et *Horóscopo*. Telles sont quelques-unes des possibles lectures d'une division presque gratuite qui se réclame ouvertement des nouveaux modes d'existence sociale. Mais, en définitive, les tendances globales du supplément *País semanal País estilo* sont tout aussi révélatrices de la stratégie du numéro dominical. Une des caractéristiques les plus sensibles est une sorte d'euphorisation matérielle, textuelle et thématique.

Du papier mat au grain rugueux des premiers suppléments au support glacé des numéros actuels, on mesure toute une esthétisation du support. La séduction opère dès l'ouverture du numéro, elle contredit ou plutôt elle compense la relative austérité

des numéros quotidiens, elle récompense presque d'une semaine de lecture de l'actualité. Sommairement on pourrait parler d'une matérialisation du lisse, du soft, de même que d'une iconographie en finesse.

Il existe en effet une autre forme d'euphorisation formelle, graphique liée à la qualité des photographies qui envahissent parfois tout l'espace du support et proposent/imposent une immersion "immédiate" dans l'espace référentiel. Le numéro du 23 octobre 1988 en offre un exemple extrême avec le reportage *Anémonas marinas, bellas y tramposas* : les images en macrophotographie plongent le destinataire au coeur du monde sous-marin. L'aventure, l'émotion excèdent la réalité, l'illusion devient éblouissement.

Il est une autre euphorisation, d'ordre thématique. Le supplément dominical est un genre faiblement narratif ; cause ou conséquence, il évite la rupture dysphorique sur le mode de la sublimation esthétique (incendie de Lisbonne – 18-IX-88) ou sentimentale (1939-1989 : *Toda una vida, un español habla de su tiempo* – 2-IV-89), de la distance burlesque (*Cuando el ataúd es gallina* – 16-X-88).

Autre élément d'euphorisation narrative, les triomphes individuels de toute une série de personnages dont *El País* (semanal ou estilo) construit la galerie de tableaux au fil des numéros. Celui du 23 octobre en fournit une série importante et variée par exemple, *Entrevista con Matilde Fernández*, "hija de unos porteros de un señorial barrio madrileño se ha convertido en la flamante ministra de Asuntos sociales", *Los cachorros del crash*, "ambiciosos e individualistas, los brokers son unos profesionales de reciente arraigo en España", portrait de groupe ou plus exactement portraits individuels, parallèles, qui valent par leur convergence pour dessiner les traits d'une tribu que *El País* offre avec satisfaction et distance à la fois. Aux problématiques collectives et sociales, *El País semanal* de la fin des années 80 préfère les réussites individuelles, met d'ailleurs en scène des personnages connus, sur le point d'accéder à la célébrité ou bénéficiant d'une reconnaissance dans leur secteur d'activité. A la différence de *Gente* (supplément de *Diario 16*), *El País semanal* reste toujours dans la sphère de leur activité sociale et ne procède que par incursions allusives dans leur vie privée. *El País* tend ainsi à se démarquer de son concurrent libéral, mais sous l'alibi de la distinction, le magazine construit ces personnalités comme des figures emblématiques, parties prenantes des activités de la société post-industrielle (et non de l'oisiveté dorée de la *jet-set*), comme des modèles d'autant plus crédibles qu'ils ne sont pas encore au zénith de leur carrière.

Autre élément d'euphorisation thématique, qui pourrait passer inaperçu tant *El País semanal* (comme le quotidien) réussit dans le simulacre de l'exhaustivité, les omissions ou les silences. La comparaison avec *Blanco y Negro (ABC)* permet d'observer l'absence de thèmes lourds (économie, social ou politique) que *El País* intégrait autrefois dans son supplément. Mais il faut ajouter que d'autres thématiques sont absentes de *El País semanal* : celles des minorités, à moins qu'elles ne soient exotiques comme les chasseurs de miel népalais (15 I 89) ou les coureurs à pied kenyans (23 VII 89), celle des exclus, des marges en somme, qui n'intègrent pas un standard d'existence sociale conforme à l'orthodoxie du supplément.

Un dernier élément d'euphorisation réside enfin dans l'exhibition de pratiques, sociales et privées à la fois, qui exclut toute contingence matérielle, toute restriction financière. L'argent n'est certes pas tabou ; la rubrique *estilo el último precio* constitue une concession aux économiquement moins forts. Mais de façon générale, *El País estilo* se démarque fortement du style "conseils pratiques". Les espaces consacrés au faire-faire relèvent en général d'un mieux vivre, d'un "superflu indispensable". La rubrique *Decoración* offre des exemples de réalisations de personnalités connues (mais point trop) ou données comme telles, dans des cadres ou avec des moyens qui dépassent sans doute les possibilités de la majorité des lecteurs de *El País*. Le magazine n'est pas un guide pratique, il offre la consommation symbolique des signes de la modernité, son destinataire se définit comme un sujet libre à qui sont offerts des repères, des normes érigées en style et rien de plus. Le supplément oscille ainsi en permanence entre la norme, le devoir faire, et l'offre, le savoir et le pouvoir faire. Il est traversé par l'ambiguïté d'un élitisme de masse. La section *Pistas* avec ses deux sous-sections *Imprescindible* (norme) et *Ideas* (suggestion) est caractéristique de cette ouverture simulée à des comportements et une pratique d'élite. Ainsi, dans le numéro du 18 septembre 1988, à la sous-rubrique *Dejarse ver*, à propos du bar Malafama :

Llevaremos la Malafama prendida a la cazadora de cuero, a la chaqueta de flecos. Enrollada en el tupé. Cada noche en el mismo sitio. Con tal de que la mayoría no se entere de adonde vamos a beber.

Une invitation confidentielle est adressée à trois millions de *happy fews* !

Esthétisation, euphorisation, normes offertes comme style (que chacun choisisse le fond), savoir comme forme substitutive de consommation, élitisme d'une culture éclectique et parfois décalée qui reconnaît les classiques et sait emprunter les chemins de traverse, on pourrait certes faire une lecture idéologique sévère de

l'évolution de *El País semanal*, de sa fonction divertissante, de la manipulation aliénante à laquelle il procède. Le discours dominant des élites culturelles (au sens le plus large du terme) triomphe avec une sécurité insolente, l'élitisme est délibéré dans *País estilo*, habile dans *País semanal*. D'une certaine façon, c'est une autre illusion participative que proposait la presse réformiste des années 70 : ce qui se consommait symboliquement alors, c'était un engagement militant visant à la parousie démocratique, ce qui se consomme aujourd'hui, c'est un accomplissement individuel dans une société libérée.

En outre, tout n'est pas placé sous le signe de la consécration des élites triomphantes et de l'hédonisme. *El País semanal* met discrètement en scène l'envers du décor, les risques de la modernité, les difficultés et les solitudes urbaines dans les textes de fiction et dans les textes d'humeur. La stratégie éditoriale obéit à une sorte d'auto-immunisation qui équilibre l'art et la critique de la post-modernité, dans une oscillation caractéristique de la presse de référence.

Ainsi surgissent chroniquement les vieilles valeurs des héritiers de l'opposition au régime antérieur, cette immunisation à doses homéopathiques apparaît généralement au détour d'une interview où l'invité assume la critique des modes, d'un entichement général dont les suppléments seraient l'écho. Il faudrait également citer, parmi les vestiges d'une culture d'opposition à la dictature, l'égalitarisme un peu emphatique à l'égard des femmes qui réussissent, la dérision du Chafardero Indomable et les ouvertures exotiques pour un destinataire longtemps confiné dans la péninsule.

Telle est peut-être la clé du succès de *El País semanal*, offrant aux uns le miroir aux alouettes de la modernité et aux autres le face-à-main narcissique de la post-modernité. Il est certain qu'il y a imposition ou projection de nouvelles formes de socialité, offre symbolique d'une participation aux élites, ne serait-ce que sous des formes accessoires, presque gadgétisées. Mais les attitudes culturelles dans les espaces sociaux ou dans la sphère privée qui correspondent au vécu d'une minorité sont élevées au rang d'un nouvel art de vivre qui marque définitivement l'entrée du pays dans la normalité occidentale. Elles rassurent ainsi, au moins pour le temps du week-end, sur le devenir individuel et collectif.